

"Foi et Vie".

Albert Schmidt -

76

Sur la Méthode morale de M. André Gide

A. G. W.

Une pudeur d'honnête homme engage M. Gide à ne sembler jamais prêcher une morale qui soit réduite dans un système. Cette pudeur l'enseigne à se mêler lui-même à son œuvre, pour la rendre comme douteuse et décourager les imprudents. Elle l'empêche d'unir, par des rapports précis, certains poèmes de figure dissemblable : *Les Nourritures Terrestres*, *La Porte Etroite*. Bref, elle l'invite à céder sa logique et sa force avec une si courtoise persévérance que vouloir transformer en rigueur apparente la rigueur secrète de sa pensée, semble une entreprise téméraire. Je la tenterai pourtant bien que fort empêché par mon jeune âge.

Outre cette volonté de cacher un homme (1), une raison sentimentale interdit au grand nombre de dérober le secret de M. Gide. Ce directeur ne dirige que les âmes religieuses. Et non pas celles que satisfont des prières habituelles, mais celles qui, gênées jusqu'à l'angoisse par le souci du salut, se confient dans leurs seules vertus et dans la bonne volonté du Seigneur. Un optimisme incurable animait M. Gide, cependant qu'il inventait sa méthode.

Méthode morale, évangélique d'esprit. Vous diriez l'exégèse un peu poussée d'une parabole, la parabole des talents : Dieu nous livre à la vie, plus ou moins munis de trésors; ces biens sont notre propre; nul, ici-bas, n'en peut

(1) *Le Divan* (mai 1922), p. 211.

serrer de semblables ; il nous faut les faire valoir, car nous rendrons compte de notre gain ; mais, durant une enfance imbécile, on mêle à notre avoir maints autres talents, richesse pernicieuse qui nous détourne de la vraie ; en sorte que nous péchons contre le dessein même de Dieu. Or cet état peccamineux inquiète certains jeunes gens. Ils voudraient discerner ce qui est de leur nature, mais, malhabiles à connaître, ils ont peur que Dieu ne les confonde. M. Gide pense les tirer de crainte.

Lui-même a souffert impatiemment leur douleur ingénue. Douleur favorisée moins par un sentiment de faiblesse (à cet âge, l'énergie est encore intègre) que par le défaut d'un instrument, ou plutôt d'une ascèse qui leur permit de choisir les vertus dont ils sont, vraiment, capables. Pour les apaiser, M. Gide leur conseille de réserver la notion de mérite, jusqu'au moment où ils auront dégagé leur trésor. Jouissant d'une liberté provisoire, ils augmentent avec joie le nombre de leurs expériences morales ; ils distinguent, à l'essai, les qualités de leur nature, cette richesse qu'ils doivent accroître ; enfin s'étant connus eux-mêmes, assurés de leur salut, ils jettent le livre, comme Nathanaël (1), ils oublient la méthode, mais restent inclinés vers l'humilité intérieure.

Et, sans doute, peut-on reprocher à M. Gide sa croyance en l'efficacité de la volonté, sa négation du péché originel, son optimisme, pour tout dire ; du moins conviendrait-on qu'il enseigne à quelques-uns la vergogne et la vigilance. Car il humilie ceux qui le suivent et les laisse humiliés non pas devant un type idéal, universel, sorte d'Adam céleste, mais devant la perfection originale où Dieu voudrait que chaque élu parvint. Cette perfection, M. Gide ne désire pas que nous l'atteignons sans peine ; il souhaite, au contraire, que nous l'approchions avec mesure,

(1) *Nourrit. terr. Envoi.*

par un perpétuel examen de conscience, en sorte que nous soyions toujours en état de grâce, toujours vigilants, toujours prêts. « Veillez, car vous ne savez ni le jour, ni l'heure. »

Je voudrais terminer sur cette parole mon témoignage, mais il faut que j'indique une erreur où se sont égarés nombre de bons esprits qui tiennent chaque livre de M. Gide pour l'expression d'une morale ou d'un immoralisme concertés. En fait, M. Gide a caché, dans les *Nourritures Terrestres*, la méthode que nous avons définie (non sans l'amoindrir), et s'est appliqué, par la suite, à donner des exemples de cette méthode, employée par diverses créatures : Michel, Alissa, l'Enfant Prodigue, au défrichement de leurs âmes différentes. Aussi connaissons-nous la grande folie de ceux en qui la lecture de l'Immoraliste excite un besoin de rejeter toutes les idées communément admises (même si quelques-unes leur sont convenables), un souci de donner à leur vie une allure paradoxale (même si leur nature a l'horreur du paradoxe). M. Gide n'est pas coupable des arguments pipés (1), que ces déréglés pensent ravir à son œuvre. Et cependant leur cas affermit ses adversaires dans une opinion défavorable à lui-même et au protestantisme français.

Or, ils ont tort. M. Gide est un hérésiarque ; sa méthode une conclusion hétérodoxe de la Pré-Réforme, temps vain de vaines agitations, où chacun prétendit faire, à son marché, son salut, en suivant les instincts d'une âme imparfaitement accordée (2). Alors, plusieurs libertins spirituels s'entêtèrent fort de leur anarchie. L'un d'eux, Bonaventure, lorsque la Réforme eut précisé sa doctrine, au moment où il fallut choisir, mourut, désespéré.

(1) *Nouveaux prétextes*, p. 121.

(2) Parce que, pensaient-ils, gens libres, bien nez, bien instruits, conversans en compagnies honnestes, ont par nature un instinct, et aguillon, qui tousiours les pousse à factz vertueux. (Gargantua, LVII).

M. Gide, lui, ne désespère point de concilier ces extrêmes : la Pré-Réforme et la Réforme. Méprisant la grossièreté de l'une, réprouvant le dogmatisme de l'autre, il pense que la nature de chaque homme est, en quelque façon, vertueuse, mais la sait pénible à connaître, et croit au petit nombre des élus ; s'accorde avec saint Augustin pour estimer que la piété résume la sagesse humaine (1), mais regarde une prière originale comme plus agréable à Dieu qu'une oraison liturgique ; modèle, au total, des hommes vigoureux, dégourdis, luttant pour leur salut, en ordre dispersé, mais incapables de former un rassemblement, une Eglise.

C'est justement cette impuissance de la méthode gidienne à établir la morale d'un groupe qui gêne les jeunes protestants. Ceux-ci, séduits par le calvinisme de M. Gide, déplorent qu'il les arme si mal pour défendre la Religion, et préfèrent adhérer à la Confession de Genève, plutôt que rester dans une périlleuse autonomie. Cependant ils gardent à M. Gide une gratitude fervente et discrète, car son exemple les a contraints à faire de leur vie une méditation d'immortalité (2), à devenir les sentinelles qu'on ne relève jamais, à se défier du moralisme et du kantisme, à rendre à la morale son véritable propos : le salut éternel.

Albert SCHMIDT.

(1) *Enchirid.* II.

(2) Calvin, *Catéch.*, I.

Ἐκαστος ἰδίου ἔχει κτήριον ἐκ τοῦ θεοῦ,
ὅς μὲν οὕτως, ὅς δὲ οὕτως.

I Corinth. VII, 7 [in fine]